

1

Île de Manhattan, juin 1779

Il avait mal au crâne.

Il avait même *très* mal au crâne.

Difficile cependant de définir précisément cette douleur. Peut-être avait-il reçu une balle de mousquet. C'était plausible, vu qu'il se trouvait à New York (ou était-ce le Connecticut ?) et qu'il était capitaine dans l'armée de Sa Majesté.

Après tout, c'était la guerre.

Sauf que ce martèlement particulier, qui lui donnait l'impression de recevoir des coups de canon sur le crâne – pas simplement des boulets, mais le canon lui-même –, semblait indiquer que l'attaque venait d'un instrument plus contondant qu'une balle.

D'une enclume, peut-être. Lâchée d'une fenêtre du premier étage.

Toutefois, si l'on voulait voir le bon côté des choses, une douleur comme celle-ci devait signifier qu'il n'était pas mort. Ce qui était également plausible au vu des raisons, citées plus haut, pour lesquelles il aurait pu recevoir une balle.

Durant cette guerre, des gens mouraient, et avec une régularité alarmante.

Donc, chose appréciable, il n'était pas mort. Néanmoins, il n'était pas certain de l'endroit où il se trouvait.

L'étape suivante aurait naturellement consisté à ouvrir les yeux. Mais la lueur qui filtrait à travers ses paupières closes laissait supposer qu'il faisait grand jour, et que la lumière était aveuglante.

Aussi garda-t-il les yeux fermés.

En revanche, il écouta.

Il n'était pas seul. S'il ne comprenait aucune conversation en particulier, il percevait un bourdonnement assourdi de paroles et de mouvements. Des gens se déplaçaient, posaient des objets sur des tables, tiraient peut-être une chaise sur le sol.

Quelqu'un gémissait de douleur.

La plupart des voix étaient masculines, mais il y avait au moins une femme à proximité. Elle se trouvait même suffisamment près pour qu'il entende sa respiration. Des bruits légers accompagnaient ses gestes : elle semblait arranger au passage sa couverture et lui tâter le front du dos de la main.

Il aimait ces petits bruits, ces « mmm » et ces soupirs presque imperceptibles qu'elle n'avait sans doute pas conscience de laisser échapper. Et elle sentait bon – un mélange de citron, de savon... et de labeur.

Cette odeur, il la connaissait. Il l'avait déjà perçue sur lui-même, bien que fugitivement. La plupart du temps, en effet, elle se transformait très vite en puanteur.

Chez cette femme, cependant, elle évoquait agréablement la terre. Qui était-ce, celle qui se montrait aussi attentionnée ?

— Comment va-t-il, aujourd'hui ?

Edward se tint parfaitement immobile. Cette voix masculine était nouvelle, et il n'était pas sûr de vouloir faire savoir qu'il était réveillé.

Sans trop savoir pourquoi.

— Toujours pareil, fut la réponse de la femme.

— Je suis inquiet. S'il ne se réveille pas bientôt...

— Je sais, coupa-t-elle avec une curieuse pointe d'irritation dans la voix.

— Avez-vous réussi à lui faire boire du bouillon ?

— Quelques cuillères seulement. J'ai eu peur qu'il ne s'étouffe si j'insistais.

L'homme émit un vague grognement d'approbation.

— Rappelez-moi depuis combien de temps il est dans cet état ?

— Une semaine. Quatre jours avant mon arrivée, et trois jours depuis.

Une semaine... Et l'on était en mars ? En avril ?

Non... Février, peut-être. Et il se trouvait sans doute à New York, pas dans le Connecticut.

Ce qui n'expliquait pas, toutefois, pourquoi sa tête était si effroyablement douloureuse. Manifestement, il avait eu un accident. À moins qu'il n'ait été attaqué ?

— Il n'y a eu vraiment aucun changement ? répéta l'homme.

La femme le lui avait pourtant dit. Mais elle devait être plus patiente qu'Edward, car elle répondit d'une voix claire et calme :

— Non, aucun.

L'homme émit un son qu'Edward ne parvint pas à interpréter.

— Euh... commença la femme avant de se racler la gorge, avez-vous des nouvelles de mon frère ? Son frère ? Qui était son frère ?

— Hélas, non, madame Rokesby !

Mme Rokesby ?

— Cela fait maintenant trois mois, dit-elle à voix basse.

Mme Rokesby ? Edward souhaitait de toutes ses forces qu'ils en reviennent à ce point. À sa connaissance, il n'y avait qu'un Rokesby en Amérique du Nord, et c'était lui. Alors, si elle était Mme Rokesby...

— Je pense qu'il vaudrait mieux consacrer toute votre énergie à soigner votre mari, conseilla la voix masculine.

Son mari ? C'était lui, son mari ? Mais il était impossible qu'il soit marié ! Comment aurait-il pu être marié et ne pas se le rappeler ?

Alors qui était cette femme ?

Le cœur d'Edward s'emballa. Que diable lui arrivait-il ?

— Il ne vient pas d'émettre un bruit ? s'enquit l'homme.

— Je... je ne crois pas.

La femme s'activa soudain. Elle toucha Edward, d'abord sur la joue, puis la poitrine, et malgré son inquiétude manifeste, ses gestes étaient aisés et apaisants.

— Edward ? murmura-t-elle en s'emparant de sa main.

Elle la caressa à plusieurs reprises, du bout des doigts.

— Edward ? Vous m'entendez ?

Il aurait dû répondre, vu l'inquiétude qui transparaissait dans sa voix. Un gentleman ne se devait-il pas de tout faire pour soulager la détresse d'une femme ?

— À mon avis, il est perdu, déclara l'homme, avec un manque de délicatesse qu'Edward jugea inconvenant.

— Il respire toujours, rétorqua la femme d'une voix glaciale.

L'homme ne dit rien, mais son visage dut afficher une certaine pitié parce qu'elle répéta, beaucoup plus fort cette fois :

— Il respire toujours !

— Madame Rokesby...

Edward sentit sa main presser la sienne – doucement, toutefois il eut la sensation d'être touché jusqu'à l'âme.

— Tant qu'il respirera, colonel, dit-elle avec une calme détermination, je serai là. Il m'est peut-être impossible d'aider Thomas, mais...

Thomas... Thomas Harcourt ! Ce devait être sa sœur, Cecilia. Edward la connaissait bien.

Enfin, pas vraiment. Il ne l'avait jamais rencontrée, en vérité, et pourtant il avait l'impression de la connaître. Elle écrivait à son frère avec une diligence qui n'avait pas son égale dans tout le régiment. Avec une sœur unique, Thomas recevait deux fois plus de courrier qu'Edward, qui comptait trois frères et une sœur.

Cecilia Harcourt ! Que diable faisait-elle en Amérique du Nord ? Elle était censée se trouver dans le Derbyshire, dans cette petite ville que Thomas avait tant aspiré à quitter. Il y avait des sources chaudes... Matlock ? Non, Matlock Bath.

Edward n'y était jamais allé, néanmoins l'endroit semblait charmant. Pas de la manière dont Thomas le décrivait, bien sûr ; lui aimait l'agitation de la grande ville et n'avait eu de cesse d'entrer dans l'armée pour quitter son village. Mais Cecilia était différente. Dans ses lettres, elle parvenait à rendre si vivante la petite ville du Derbyshire qu'Edward était presque persuadé qu'il aurait reconnu ses voisins s'il s'était rendu là-bas.

Cecilia avait un esprit redoutable. Thomas riait tellement lorsqu'il recevait ses missives qu'Edward avait fini par lui demander de les lire à voix haute.

Et puis un jour, alors que Thomas rédigeait une réponse, Edward l'avait interrompu si souvent que son ami avait fini par lui tendre la plume.

— Écris-lui, toi, avait-il proposé.

Edward s'était exécuté. Pas en son nom, bien sûr. Jamais il n'aurait écrit directement à Mlle Harcourt, car ç'aurait été d'une inconvenance caractérisée. Il prit cependant l'habitude de griffonner quelques lignes à la fin des lettres de Thomas. À son tour, elle ajouta quelques lignes à son intention dans chacune de ses réponses.

Thomas possédait une miniature d'elle. Il avait prévenu Edward qu'elle datait de plusieurs années, mais cela n'empêcha pas ce dernier de scruter le portrait de la jeune femme et de s'interroger. Ses cheveux étaient-ils réellement de cette remarquable couleur dorée ? Souriait-elle vraiment ainsi, les lèvres closes et l'air énigmatique ?

Il en doutait un peu. Elle ne lui paraissait pas être le genre de femme à avoir des secrets, et il l'imaginait plutôt avec un sourire facile et lumineux. Edward en était même venu à souhaiter la rencontrer une fois cette maudite guerre terminée. Il n'en avait toutefois pas soufflé mot à Thomas. L'aveu aurait paru étrange.

Et voilà que Cecilia Harcourt était là, dans les Colonies ! La chose semblait n'avoir aucun sens. Cela dit, qu'est-ce qui en avait encore un ? Il était blessé à la tête, Thomas semblait avoir disparu et... et il avait apparemment épousé Cecilia Harcourt.

Il ouvrit les yeux et s'efforça de distinguer le visage de la femme penchée sur lui.

— Cecilia ?

Cecilia avait eu trois jours pour imaginer les premiers mots que prononcerait Edward Rokesby lorsqu'il se réveillerait enfin. Parmi toutes les suppositions, la plus pertinente était selon elle : « Qui diable êtes-vous ? »

Car contrairement à ce que croyait le colonel Stubbs, et contrairement à ce que pensait tout le monde dans cet hôpital militaire de fortune, son nom n'était pas Cecilia Rokesby, mais Cecilia Harcourt ; et elle n'était absolument pas mariée au séduisant homme brun au chevet duquel elle se tenait.

Quant à la raison de ce quiproquo...

N'avait-elle pas déclaré qu'elle était sa femme devant son supérieur, deux soldats et un employé ?

Sur le moment, l'idée lui avait paru bonne.

Cecilia ne s'était pas rendue à New York à la légère. Elle avait bien conscience des dangers qu'il y avait à voyager dans les Colonies en guerre, pour ne rien dire de la traversée de l'Atlantique capricieux. Mais son père était mort, puis elle avait appris que Thomas avait été blessé, après quoi son détestable cousin était venu rôder autour de Marswell.

Si elle ne pouvait rester dans le Derbyshire, elle n'avait aucun endroit où aller.

Alors, prenant sans doute la décision la plus audacieuse de sa vie, elle avait fermé la maison, enterré l'argenterie dans le jardin de derrière, et réservé sa place sur un bateau qui partait de

Liverpool pour New York. À son arrivée, cependant, Thomas s'était révélé introuvable.

Elle avait néanmoins réussi à localiser son régiment. Hélas, personne n'avait pu la renseigner, et lorsqu'elle avait insisté, l'officier s'était débarrassé d'elle comme d'un insecte agaçant. On l'avait ignorée ou regardée de haut, et on lui avait probablement menti. Ses ressources étaient à présent réduites à presque rien. Elle ne prenait plus qu'un repas par jour, et la chambre qu'elle occupait dans une pension de famille était contiguë à celle d'une femme qui était peut-être une prostituée. (Qu'elle eût des relations était une certitude ; restait à savoir si elle était payée ou pas. Cecilia espérait qu'elle l'était parce que son activité, quelle qu'elle fût, semblait éreintante.)

Sur ces entrefaites, après six jours d'impasse, Cecilia avait surpris une conversation entre deux soldats. Quelques jours plus tôt, on avait amené à l'hôpital un homme inconscient, blessé à la tête. Il s'appelait Rokesby.

Edward Rokesby. Ce ne pouvait être que lui.

Si Cecilia ne l'avait jamais vu, c'était le meilleur ami de son frère, et elle avait presque l'impression de le connaître. Elle savait, par exemple, qu'il était originaire du Kent, qu'il était le deuxième fils du comte de Manston, qu'il avait un jeune frère dans la marine et un autre à Eton. Sa sœur était mariée mais n'avait pas d'enfant, et la chose qui lui manquait le plus en Amérique, c'était la mousse de groseilles de leur cuisinière.

Son frère aîné s'appelait George, et elle avait été surprise lorsque Edward avait admis ne pas lui envier son statut d'héritier. Comme il le lui avait écrit un jour, la responsabilité d'un comté vous ôtait toute liberté. Sa place à lui était dans

l'armée, et son rôle de se battre pour son roi et pour son pays.

Une personne extérieure aurait pu être choquée par le degré d'intimité de leur correspondance, mais Cecilia avait appris que la guerre rendait les hommes philosophes. Peut-être était-ce pour cette raison qu'Edward Rokesby avait pris l'habitude d'ajouter des petits mots à la fin des lettres de Thomas. Il y avait quelque chose de réconfortant à partager ses pensées avec un inconnu. Se montrer courageux était plus facile lorsqu'on était assuré de ne jamais se retrouver face à la personne dans un salon.

Du moins était-ce l'hypothèse de Cecilia. Peut-être qu'Edward Rokesby écrivait exactement les mêmes choses à sa famille et à ses amis restés dans le Kent. Elle avait appris par son frère qu'il était « quasiment fiancé » à sa voisine. Il devait donc certainement lui envoyer des lettres, à elle aussi.

Leurs échanges n'avaient pas été d'emblée directs. Tout avait commencé par des remarques de Thomas : *Edward dit ceci et cela* ou *Le capitaine Rokesby m'oblige à souligner que...*

Ces premières citations étaient très amusantes et Cecilia, isolée à Marswell entre un flot grandissant de factures et un père indifférent, n'avait pas boudé le plaisir inattendu qu'elles lui procuraient. Elle avait répondu de la même manière, ajoutant dans sa lettre quelques phrases ici et là : *S'il te plaît, dis au capitaine Rokesby...* Puis, plus tard : *Je ne peux m'empêcher de penser que le capitaine Rokesby trouverait divertissant de...*

Un jour, elle découvrit un paragraphe écrit d'une main différente dans la dernière lettre de son frère. Il ne s'agissait guère que de salutations accompagnées d'une description de fleurs sauvages, mais

elle était signée : *Bien à vous, capitaine Edward Rokesby.*

Bien à vous !

Elle n'avait pu s'empêcher de sourire jusqu'aux oreilles, avant de se traiter d'idiote. Elle soupirait après un homme qu'elle n'avait jamais rencontré.

Un homme qu'elle ne rencontrerait probablement jamais.

C'était néanmoins irréprouvable. Le soleil estival avait beau briller au-dessus des lacs du Derbyshire, en l'absence de son frère, la vie à Marswell lui semblait éternellement grise. Les jours se succédaient, mornes et quasiment identiques. Cecilia s'occupait de la maison, elle gérait les comptes, elle prenait soin de son père – qui ne lui en savait aucun gré. De temps à autre, les villageois se réunissaient dans la salle commune ; la moitié des hommes de son âge s'étant enrôlés, il y avait deux fois plus de femmes que d'hommes pour danser.

Aussi, quand le fils d'un comte lui écrivit pour lui parler de fleurs sauvages, son cœur fit une petite cabriole.

Néanmoins, si elle avait décidé de se rendre à New York, c'était en pensant à son frère et non à Edward Rokesby.

Quand le messenger lui avait remis la lettre du commandant de Thomas, ç'avait été le pire jour de sa vie.

La missive était adressée à son père, bien sûr. Après avoir remercié le messenger, Cecilia avait veillé à ce qu'on lui offre un repas, sans faire allusion au fait que Walter Harcourt était mort subitement trois jours plus tôt. Elle avait emporté le pli dans sa chambre et, une fois la porte verrouillée, elle l'avait regardé longuement, les mains

tremblantes, avant de trouver le courage de briser le cachet de cire.

Sa première réaction avait été de soulagement. Elle était tellement certaine qu'on lui annonçait la mort de Thomas, tellement convaincue qu'il n'existait plus au monde un seul être qu'elle chérissait, qu'une blessure paraissait presque miraculeuse.

C'est alors que son cousin Horace était arrivé.

Cecilia n'avait pas été surprise qu'il assiste aux obsèques de son père. Après tout, cela se faisait, même lorsqu'on ne cultivait pas de relations particulièrement étroites avec sa famille. Mais l'enterrement achevé, Horace était resté. Il était exaspérant. Il ne parlait pas, il pontifiait. Et Cecilia ne pouvait faire deux pas sans qu'il se glisse derrière elle pour l'assurer de sa vive et inquiète sollicitude.

Pire, il ne cessait de faire allusion à Thomas et aux dangers qu'un soldat affrontait dans les Colonies. Comme ils seraient tous soulagés lorsqu'il reviendrait en tant que propriétaire légitime de Marswell !

Ce qui sous-entendait, bien sûr, que s'il ne revenait pas, c'était Horace qui en hériterait.

La loi était si stupide, si injuste ! Cecilia savait qu'elle était censée honorer ses ancêtres mais, bonté divine, si elle avait pu remonter le temps et retrouver son arrière-arrière-grand-père, elle lui aurait tordu le cou. Il avait acheté la terre, fait bâtir la maison et, dans son rêve de grandeur dynastique, avait imposé un strict régime de substitution héréditaire. Marswell passerait de père en fils et, faute d'héritier mâle, il reviendrait au cousin le plus proche. Peu importait que Cecilia eût vécu là toute sa vie, qu'elle connût chaque coin et recoin de ce domaine où les domestiques la respectaient et lui faisaient confiance. Si Thomas

mourait, le cousin Horace accourrait du Lancashire et raflerait tout.

Cecilia avait tenté de lui dissimuler la blessure de Thomas. Ce genre de nouvelle était cependant impossible à garder secrète. Un voisin bien intentionné avait dû dire quelque chose, car Horace n'avait pas attendu vingt-quatre heures, après les obsèques, pour déclarer qu'en tant que membre masculin de la famille le plus proche, il lui incombeait de s'assurer du bien-être de Cecilia.

Il était évident, selon lui, qu'ils devaient se marier.

« Non ! avait songé Cecilia, horrifiée. Non, certainement pas. »

— Il faut être réaliste, lui avait-il dit en s'avançant vers elle. Vous êtes seule. Vous ne pouvez pas rester indéfiniment à Marswell sans chaperon.

— J'irai chez ma grand-tante, avait-elle répliqué.

— Chez Sophie ? Elle est pratiquement sénile.

— Mon autre grand-tante. Dorcas.

Horace l'avait dévisagée, les yeux étrécis.

— Je ne pense pas connaître une tante Dorcas.

— Cela n'a rien d'étonnant. C'est la tante de ma mère.

— Et où vit-elle ?

Nulle part, puisqu'elle n'existait que dans l'imagination de Cecilia. Toutefois, la mère de sa mère étant écossaise, Cecilia avait répondu :

— À Édimbourg.

— Vous quitteriez votre maison ?

Si cela pouvait lui éviter un mariage avec Horace, oui.

— Je vais vous faire entendre raison, avait grommelé Horace, et sans lui laisser le temps de réagir, il l'avait embrassée.

Cecilia l'avait giflé. Il l'avait giflée en retour et, une semaine plus tard, elle prenait le bateau pour New York.

Durant les cinq semaines qu'avait duré le voyage, elle avait eu le temps de réfléchir à sa décision, voire de la regretter. Elle ne voyait toutefois pas ce qu'elle aurait pu faire d'autre. Elle ne comprenait pas pourquoi Horace était si désireux de l'épouser puisqu'il avait, de toute façon, de bonnes chances d'hériter de Marswell. Peut-être avait-il des problèmes d'argent et besoin d'un toit. S'il l'épousait, il pourrait emménager aussitôt, puis croiser les doigts pour que Thomas ne revienne jamais.

Cecilia avait bien conscience qu'un mariage avec son cousin aurait été la solution la plus raisonnable. Si Thomas mourait, cela lui permettrait de rester dans cette maison familiale qu'elle chérissait et de la transmettre à ses enfants.

Mais, juste ciel, ces enfants seraient aussi ceux d'Horace, et la perspective de partager le lit de cet homme... ou même de vivre avec cet homme...

Impossible. Même pour conserver Marswell.

Cependant, la situation de Cecilia était précaire. Certes, Horace n'avait aucun moyen de l'obliger à accepter sa demande, en revanche, il pouvait lui rendre l'existence très pénible. Et il avait raison sur un point : elle ne pouvait rester indéfiniment à Marswell sans chaperon. Elle était majeure – tout juste, puisqu'elle avait vingt-deux ans – et, vu les circonstances, ses amis et voisins lui accorderaient un répit. Cependant, une jeune femme vivant seule constituait une incitation aux commérages. Si Cecilia se souciait de sa réputation, elle allait devoir partir.

C'était d'une ironie qui lui donnait envie de hurler. Pour ne pas entacher son nom, elle était

obligée de franchir l'Océan. Il lui fallait juste s'assurer que personne, dans le Derbyshire, ne l'apprendrait.

Mais Thomas était son frère aîné, son protecteur, son meilleur ami. Pour lui, elle entreprendrait un voyage qu'elle savait dangereux, et peut-être vain. Là-bas, les hommes mouraient plus souvent d'infection que de leurs blessures. Elle avait conscience que son frère pourrait fort bien ne plus être de ce monde lorsqu'elle atteindrait New York.

Elle n'était simplement pas préparée à sa disparition au sens littéral du terme.

Elle était prise dans ce maelström de contrariété et d'impuissance quand elle entendit parler de la blessure d'Edward. Mue par le besoin farouche d'aider quelqu'un, n'importe qui, elle s'était rendue à l'hôpital sans attendre. À défaut de soigner son frère, elle soignerait le meilleur ami de celui-ci. Au moins, elle ne serait pas venue à New York pour rien.

L'hôpital était installé dans une église réquisitionnée par l'armée britannique. Et lorsqu'elle demanda à voir Edward, on lui répondit sans ménagement que c'était hors de question. Le capitaine Rokesby était officier et fils de comte, expliqua une sentinelle au visage en lame de couteau. Un personnage de cette importance ne recevait pas de visiteurs issus de la plèbe.

Cecilia essayait encore de comprendre ce que diable cet homme voulait dire par là lorsqu'il ajouta d'un air hautain que les seules personnes autorisées à voir le capitaine Rokesby appartenaient au personnel militaire ou à sa famille.

Et c'est alors que Cecilia répliqua :

— Je suis sa femme.

Une fois ces mots prononcés, il n'y avait plus moyen de revenir en arrière.

Rétrospectivement, elle trouva stupéfiant qu'il l'ait crue. Sans doute aurait-elle été rembarée si le supérieur d'Edward ne s'était trouvé là. Quoique loin d'être aimable, le colonel Stubbs savait qu'Edward et Thomas étaient amis ; il n'avait donc pas été surpris d'apprendre qu'Edward avait épousé la sœur de ce dernier.

Avant même d'avoir eu le temps de réfléchir, Cecilia se retrouva en train d'inventer une histoire de cour épistolaire et de mariage par procuration sur le bateau.

Elle fut la première surprise que personne ne mette sa parole en doute. Néanmoins, elle ne regrettait pas ses mensonges. Il était incontestable que l'état d'Edward s'était amélioré grâce à ses soins. Elle épongeait son front lorsqu'il avait des accès de fièvre, et elle le déplaçait – dans la mesure de ses forces – pour lui éviter des escarres. Certes, elle avait vu plus de son anatomie qu'il n'était séant pour une jeune fille célibataire, mais elle voulait croire que les règles de la bonne société étaient suspendues en temps de guerre.

De toute façon, personne ne le saurait jamais.

C'était du moins ce qu'elle se répétait, pour tâcher de s'en convaincre, au moins une fois toutes les heures. Ne se trouvait-elle pas à des centaines de milles du Derbyshire ? Toutes les personnes qu'elle connaissait la croyaient chez sa grand-tante célibataire. En outre, les Harcourt n'évoluaient pas dans les mêmes cercles que les Rokesby. Edward était sans doute un sujet d'intérêt dans les cercles mondains, mais pas elle. Et il paraissait impossible que l'on entende parler du deuxième fils du comte de Manston dans sa petite ville de Matlock Bath.

Quant à ce qu'elle ferait quand il se réveillerait...

Eh bien, en toute honnêteté, elle l'ignorait. Quoi qu'il en soit, parmi la centaine d'hypothèses qui lui avaient traversé l'esprit, aucune n'impliquait qu'Edward la reconnaisse.

— Cecilia ? répéta-t-il.

Il battit des paupières et elle se figea, fascinée qu'elle était par le bleu intense de ses yeux.

Elle aurait pourtant dû le savoir.

Et pourquoi aurait-elle connu la couleur de ses yeux ? C'était ridicule.

Il n'empêche, c'était le genre de chose qu'elle aurait dû savoir.

— Vous êtes réveillé, murmura-t-elle.

Elle essaya d'en dire davantage, mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Submergée par une émotion à laquelle elle ne s'attendait pas, elle lutta pour reprendre son souffle. Elle s'inclina et posa une main tremblante sur son front, sans trop savoir pourquoi, vu qu'il n'avait plus de fièvre depuis deux jours. Elle avait toutefois un besoin irrépressible de le toucher, de s'assurer qu'il était bel et bien vivant.

— Allez chercher le docteur, ordonna le colonel Stubbs.

— C'est vous qui irez, rétorqua Cecilia, se res-saisissant enfin. Je suis sa f...

Les mots moururent sur ses lèvres. Elle était incapable de prononcer ce mensonge devant Edward.

Le colonel Stubbs comprit néanmoins, et après avoir marmonné quelques mots, il s'éloigna à grands pas.

— Cecilia ? répéta Edward. Que faites-vous là ?

— Je vous raconterai tout dans un instant, murmura-t-elle précipitamment.

Le colonel ne tarderait pas à revenir et elle préférait éviter de s'expliquer devant un public. Elle ne pouvait toutefois pas prendre le risque qu'Edward la trahisse, aussi ajouta-t-elle :

— Pour le moment, faites...

— Où suis-je ? coupa-t-il.

Cecilia saisit une couverture inutilisée. Il avait besoin d'un autre oreiller, mais ceux-ci étant rares, une couverture pliée ferait l'affaire. Après avoir aidé Edward à se redresser un peu, elle la cala dans son dos.

— Vous êtes à l'hôpital.

Il jeta un regard dubitatif autour de lui.

— Avec des vitraux ?

— C'est une église. Enfin, c'était une église. Elle a été transformée en hôpital.

— Mais où ? demanda-t-il d'une voix un peu trop pressante.

Cecilia s'immobilisa, déconcertée. Puis elle tourna la tête, juste assez pour que leurs yeux se croisent.

— Nous sommes à New York.

Il fronça les sourcils.

— Je pensais que j'étais...

Elle attendit.

— Vous pensiez quoi ? l'encouragea-t-elle.

— Je ne sais pas, souffla-t-il, le regard dans le vague. J'étais...

Son visage se tordit, comme si cet effort de réflexion était douloureux.

— J'étais censé aller dans le Connecticut.

Cecilia se redressa lentement.

— Vous y êtes allé.

— Vraiment ?

— Oui. Vous y avez passé plus d'un mois.

— Comment ?

Un éclair passa dans son regard. D'effroi, peut-être.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

Il cligna des yeux à plusieurs reprises.

— Plus d'un mois, vous êtes sûre ?

— C'est ce que l'on m'a dit. Je venais juste d'arriver.

— Plus d'un mois, répéta-t-il. Comment est-il possible que...

— Vous ne devez pas vous agiter, l'interrompit Cecilia en s'emparant de sa main.

Ce geste sembla l'apaiser. En tout cas, il l'apaisa, elle.

— Je ne me rappelle pas... J'étais dans le Connecticut ?

Son regard se fit aigu et l'étreinte de sa main devint presque inconfortable.

— Comment suis-je revenu à New York ?

Cecilia haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Je ne sais pas. J'étais à la recherche de Thomas et j'ai appris que vous étiez ici. On vous a trouvé près de Kip's Bay, la tête ensanglantée.

— Vous étiez à la recherche de Thomas...

Elle put quasiment voir les rouges de son cerveau tourner à toute allure avant qu'il ajoute :

— Pourquoi étiez-vous à la recherche de Thomas ?

— On m'a informée qu'il avait été blessé. Il demeure cependant introuvable et...

Le souffle d'Edward se fit haletant.

— Quand nous sommes-nous mariés ?

Cecilia ouvrit la bouche, mais elle eut beau faire, elle ne parvint qu'à balbutier des mots sans suite. Pensait-il vraiment qu'ils étaient mariés ? Alors qu'il ne l'avait jamais vue avant aujourd'hui ?

— Je ne me rappelle pas, lâcha-t-il.

— Vous ne vous rappelez pas quoi ? demanda-t-elle avec circonspection, consciente de l'incongruité de la question.

Il leva vers elle un regard affolé.

— Je ne sais pas.

Elle aurait dû essayer de l'apaiser, elle le savait, pourtant elle se contenta de le dévisager, effarée. Il avait les yeux creux et sa peau blême avait viré au gris. Il agrippa le drap comme s'il s'agissait d'un canot de sauvetage, et Cecilia fut saisie de l'envie irrésistible de l'imiter. La pièce autour d'eux semblait s'être réduite à un tunnel étroit.

Elle n'arrivait plus à respirer, et il lui paraissait sur le point de s'évanouir.

Elle s'obligea à croiser son regard pour poser la seule question qui subsistait :

— Vous souvenez-vous de quelque chose ?